

(VIII^e ANNÉE.)

N^o XXIII.—TOME XVII. 177

25 OCTOBRE 1829.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

RIEN n'est encore déterminé dans le genre des berrets et coiffures de grande toilette. L'élite des élégantes n'est point revenue de la campagne. A l'Opéra et aux Italiens on ne voit ni berrets ni turbans nouveaux. Les bonnets en blonde,



ornés de fleurs ou de rubans, y sont en grande affluence. Les jeunes femmes paraissent vouloir adopter de préférence les coiffures à la chinoise; celles un peu plus âgées n'osent risquer que les bandeaux séparés au milieu du front, et celles qui tiennent déjà à se rajeunir conservent ces deux touffes de boucles qui siéent si bien à la physionomie.

— Les robes en alepine ou en chaly, à dessins peints, sont presque toutes faites en guimpes sur la poitrine. Elles n'ont au bas du jupon qu'un large ourlet, à la tête duquel on place un ornement de fantaisie.

— Pour trouver un intermédiaire entre les manches trop étroites que l'on appelle à *P'Amadis*, et celles trop larges que l'on appelait à *l'imbécile*, les couturières emploient trois ou quatre petits poignets qu'elles placent jusqu'à moitié du bras, et qui retiennent les plis qui sont contrariés comme ceux qui forment les manches berrets. Afin que ces plis conservent de la fraîcheur, on double l'étoffe d'une gaze roide; la manche alors ne tombe dans toute son ampleur que depuis le dessous du coude, ce qui dégage beaucoup la tournure.

— On voit toujours beaucoup de manchettes; mais celles réellement bien portées sont en batiste, entourées d'une valenciennes très-fine, cousue à plat.

— On fait, pour porter sur des robes de crêpe, des franges en plumes qui sont d'une grâce charmante; nous en avons remarqué en plumes blanches, ayant les bouts couleur vapeur, qui, placées au-dessus de l'ourlet d'une robe en crêpe vapeur, étaient d'un effet extrêmement nouveau.

— Sur le devant des redingotes en gros d'hiver, satin turc, diamantine, on voit des ornemens en satin qui servent d'attaches.

— C'est sur les redingotes ou douillettes demi-toilette que l'on met des pélerines garnies de franges.

— Il paraîtrait que les coraux sont prêts à reprendre faveur; on en monte beaucoup en camées pour boucles d'oreilles. Quelques bijoutiers en ont employé pour faire de longs sautoirs que l'on met en guise de chaînes, et au bout desquels est suspendue une croix formée par cinq camées de coraux. Des camées sont placées de distance en distance pour retenir la double rangée qui forme le sautoir.

— On porte des bagues d'une dimension énorme. Sur la plupart sont tracés des hiéroglyphes en or.

— Les franges que l'on portera sur les robes d'hiver seront d'une telle richesse et si variées dans leurs ornemens, qu'on peut les regarder, pour ainsi dire, comme une mode nouvelle. Sur les robes en crêpe ou en gaze peinte à effet de pierreries, on verra des franges en or et en argent, à têtes riches et à très-gros bouillons.

— Le succès général qu'obtiennent chaque jour les corsets précieux qui ont l'avantage de se délayer instantanément, et qui offrent tant de commodités, sans être d'aucun préjudice à la tournure, nous engage à donner de suite avis que leur dépôt général se trouve maintenant chez l'inventeur, rue du Ponceau, n° 2, au coin de celle St.-Martin, à Paris; et indépendamment des autres dépôts déjà indiqués, un autre à Bordeaux, chez M^r Ruffet, négociant en horlogerie, hôtel de l'*Ancienne-Intendance*; et à Francfort, chez M^r Lezes, négociant. C'est une instruction que rendent nécessaire les prodigieuses demandes faites continuellement pour ce nouvel et intéressant article. M^{me} Clemançon *, qui en a fait usage une des premières, a prouvé que leur mécanisme n'avait aucune influence sur la grâce du corset, et en adoptant ce nouveau système dans ses ateliers, elle lui a communiqué la vogue qu'ont obtenue tous les genres de corsets qu'elle confectionne avec tant de goût et de talent.

MODES D'HOMMES.

HABITS. — Les habits sans fausses poches sont très-pincés sur la taille et beaucoup plus fermés par devant. Les nuances bronze et marron, avec collet de velours noir, dominent toujours; mais, pour le costume habillé, le bleu et le noir sont les couleurs les mieux portées.

En demi-toilette on boutonne entièrement l'habit.

REDINGOTES. — Le vert pomme et le bleu anglais sont les couleurs à la mode. Les redingotes nouvelles sont à deux ran-

* Rue du Port-Mahon, n° 8.

gées de boutons et se portent aussi boutonnées jusqu'à la cravate.

On voit déjà quelques redingotes d'hiver très-amples et très-longues, avec des poches sur le côté, et le collet coupé carrément. Le noir paraît devoir être la couleur préférée pour ces sortes de vêtements.

PANTALONS. — Les couleurs en vogue sont le café au lait et le tabac d'Espagne. Les pantalons sont très-larges et dessinent légèrement le genou. Aux courses de chevaux on voyait quelques pantalons en velours épinglé couleur foncée; ces pantalons collans se portaient avec des bottes à revers. Les pantalons habillés sont toujours demi-collans et noirs.

GILETS. — Les formes à schalls et à collets droits restent également adoptées. En toilette le piqué blanc est très-bien porté. Les gilets de fantaisie sont en soie vert émeraude et amaranthe. Les gilets très-ouverts sur la poitrine sont très-longs et tombent en pointe assez prononcée sur le devant. Quand le froid nous menaçait ces jours derniers d'un hiver anticipé, quelques élégans se montrèrent avec des gilets boutonnés jusqu'au haut et surmontés d'un très-petit collet droit s'agrafant militairement sur la cravate.

— Les **GRAVATES** sont en satin noir pour le négligé et même en demi-toilette. Les cols de chemises paraissent définitivement supprimés; mais comme cette mode est peu favorable à la figure, on annonce une espèce de collerette ou de fraise pour les remplacer.

— Les **CHEMISES** à plis horizontaux et à entre-deux deviennent plus communes; mais tout porte à croire que ces chemises, quoique très-riches, ne seront pas long-tems de bonne compagnie.

— Les **BOUTONS DE CHEMISES** en or simple sont très-bien portés. On en voit de très-élégans en émail bleu et noir, ornés de talismans en or. Souvent ces boutons sont unis par une petite chaîne en or.

— Les **CHAPEAUX** à formes hautes ont les bords très-relevés.

— En toilette et au spectacle on ne se montre plus qu'avec des gants blancs glacés. Cette partie de la toilette d'un élégant est devenue très-recherchée.

— Une petite **BAGUETTE** est de rigueur pour un fashionable.

a la
s et
upé
pour
it et
nent
quel-
an-
an-
tent
bien
e et
rès-
ant.
iver
ou-
droit
ême
iti-
able
aise
de-
ces
de
bien
oir,
par
vés.
avec
gant
ble.





Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N.º 2 près le passage de l'Opéra
 Capote de satin, Redingote de reps Des Ateliers de M^{me} Beauvart rue Lepelletier N.º 17.

Boule
 Gilet de g
 Habit sor
 la Bource



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.
 Gilet de gros de Naples à Boulons de nacre doublé de couleur tranchante.
 Habit sortant des ateliers de M^{rs} Barle et Pomadère rue neuve vivienne en face
 la Bourse.



Elle doit être assurée autour de son poignet par une petite chaînette en or.

— Au lieu du jockey à l'anglaise, naguères indispensable, c'est devenu le *nec plus ultra* du bon ton que de se faire suivre à cheval par un domestique en livrée.

ISMAËL-BEN-KAÏZAR,

OU LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

Roman historique par *M. Ferdinand Denis* *.

La partie historique de ce roman embrasse la vie tout entière de Christophe Colomb, le tableau de la chute de Grenade, à laquelle assiste ce grand homme encore ignoré, et le récit des efforts expirans des Maures d'Espagne pour la conservation d'une terre si glorieusement conquise par leurs ancêtres. L'amour d'Ismaël-Ben-Kaïzar, jeune Maure de Grenade, pour une noble Espagnole, Dorothée de Boradilla, et celui de Nouna-Koali, Indienne native d'Haïti, pour Ismaël-Ben-Kaïzar, remplissent le reste de l'ouvrage. Comme les divers événemens historiques que nous venons d'indiquer ne sont pas très-étroitement liés à la marche du roman, nous n'en entretiendrons pas nos lecteurs. Nous ne nous étendrons pas non plus, vu les bornes restreintes qui nous sont assignées, sur les amours d'Ismaël et de Dorothée, mais nous tâcherons, au moins, de donner une idée de la passion et des malheurs de la belle Nouna-Koali, d'après la peinture fraîche, naïve et touchante qu'en a tracée M. Ferdinand Denis.

Grenade était tombée aux mains de Ferdinand et d'Isabelle par la trahison de Boabdil, la croix sainte brillait sur le faite de l'Alhambra. Réfugiés dans les Alpujarras, les Maures défendaient encore, au milieu de privations, de fatigues et de dangers sans nombre, un reste de liberté et la foi de leur prophète. Ismaël-Ben-Kaïzar, digne rejeton d'une noble famille, avait combattu tant que son courage pouvait être

* Cinq volumes in-12, chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9, et Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.

utile au triomphe des armes musulmanes ; mais quand il vit ses frères d'armes dispersés, quand il les vit renoncer entièrement à l'espoir de reconquérir un jour leur belle et riche cité, il se détermina à quitter le sol malheureux de l'Andalousie. Au profond chagrin que lui causaient les maux de sa patrie, venait se mêler encore l'idée déchirante que la noble et belle Dorothee de Boradilla, unique objet de ses vœux et de sa tendresse, ne se résoudrait jamais à accorder sa main à un infidèle à la religion. L'expédition de Christophe Colomb se préparait, Ismaël voulut en faire partie. Le but de ce voyage plaisait à son humeur naturellement aventureuse ; peut-être trouverait-il dans un monde nouveau quelque adoucissement à ses douleurs.

Après une navigation longue, et incertaine pour tout autre que pour le grand homme qui la dirigeait, les rivages de l'Amérique parurent. Le débarquement fut effectué, et bientôt Colomb planta sur la plage l'étendard de ses maîtres. L'arrivée des Espagnols frappa de terreur les Américains. Les armures éclatantes de ces étrangers, le bruit formidable de leur artillerie, les roulemens de leurs tambours, les manœuvres agiles de leurs vaisseaux, les firent même passer pour des dieux aux yeux des hommes crédules et ignorans qui les voyaient pour la première fois. Peu à peu cependant ceux-ci reprirent courage, l'appât de quelques présens les enhardit à s'approcher. « Une jeune fille osa la première regarder les dieux. Son regard était fier et doux. Elle était presque nue. Des couleurs habilement nuancées paraient seulement ses épaules et ses bras, ses longs cheveux noirs étaient arrêtés au front par un cercle d'or et descendaient sur ses épaules ; une légère pagne était attachée autour de ses reins par une tresse de coton. » Cette jeune Indienne s'appelait Nouna-Koali, fille de l'un des caciques d'Haïti, la plus belle entre toutes ses compagnes. De puissans chefs avaient vainement tenté de captiver son cœur, il était toujours demeuré fermé à l'amour. Mais quand Ismaël parut, un seul de ses regards fixa la destinée de la charmante Nouna.

Pressé de rendre compte à Ferdinand et à Isabelle de sa glorieuse découverte, Colomb, après avoir fait construire un fort dans l'île d'Haïti et en avoir confié la garde à trente hommes de l'expédition, commanda les préparatifs du départ.

Le jour où il devait mettre à la voile, Nouna-Koali se promenait avec Ismaël parmi les palétuviers qui croissent sur les bords de la mer ; elle lui racontait naïvement toutes les émotions de son ame. « Les grandes pirogues, disait-elle en montrant les caravelles mouillées dans le port, vont retourner dans les cieux... au bout des grandes eaux. Mais toi, ne t'en va pas, car Nouna mourrait. Jamais Ismaël, avec sa vive imagination, n'aurait pu rêver un amour semblable à celui de cette jeune fille. » Cependant il eut vingt fois la pensée de repartir pour l'Espagne, et son regard s'attachait avidement sur les caravelles. Nouna le devina : « Écoute-moi bien, s'écria-t-elle, si tu pars, je me jetterai de ce rocher dans les airs, et mon ame fuira sur les eaux. » Puis saisissant la main d'Ismaël, elle la mit sur son cœur : « Vois-tu, ajouta-t-elle, jamais il n'a battu ainsi ; jamais ! pas même le jour où je te contemplai pour la première fois. » Les yeux d'Ismaël s'étant fixés sur un mancenilier. « Oh ! cria Nouna, ne regarde pas cet arbre..... son ombre tue les Indiens..... Tu es immortel... et cependant je ne voudrais pas te voir dormir sous son feuillage. »

Les cruautés et les crimes atroces que l'avidité de l'or fit commettre aux Espagnols ne tardèrent pas à allumer au plus haut degré la haine et la fureur des Indiens. Le sang coula de part et d'autre. Une vaste conspiration s'ourdît dans le plus profond silence contre les hommes que Colomb avait laissés à la garde du fort, et bientôt le fort ne fut qu'un monceau de ruine et de cendres. Ismaël seul échappa au massacre général, sauvé par la vigilante sollicitude et le dévouement sans bornes de la courageuse Nouna.

(*La suite au prochain numéro.*)

MÉLANGES.

Marion de Lorme. — Le refus de laisser représenter l'œuvre dramatique de M. Victor Hugo a rendu le nom de Marion de Lorme encore plus célèbre. Nos lecteurs, et surtout nos lectrices, nous sauront gré, nous n'en doutons pas, de leur parler de cette femme, une des plus intéressantes, des plus piquantes et des plus aimables du règne de Louis XIV.

Aux grâces de la nature, Marion de Lorme joignait l'amabilité du caractère. Elle fut élevée par M^{me} de Saint-Èvreumont; ses premiers instituteurs furent Vaugelas et Voiture. La société de Ninon de Lenclos, de Villarceau, de Grammont, de la Rochefoucault, la formèrent à cette douce philosophie qui fait le charme de l'existence. Malgré ses liaisons avec Desbarreaux, elle ne goûta jamais les principes de cet aimable libertin. Perrault d'Ablancourt, Bassompierre, Gui-Patin, Corneille, Scarron, Sarrazin s'honorèrent successivement de son amitié; enfin elle vécut familièrement avec ce que la cour du Marais avait de plus galant.

Le jeune de Florange, avec toute l'impétuosité de son âge, se déclara son premier amant; les soupirs d'un timide séminariste, qui devint un prélat respectable, s'exhalèrent pour elle ensuite. Ses amours avec le téméraire Mesnard, avec le séduisant Buckingham, avec le mélancolique Guébriant, lui acquirent une célébrité nouvelle, célébrité que les femmes recherchaient alors, et qui fut portée à son plus haut période par son mariage avec le malheureux Saint-Marc, avec le duc de Chester, qu'elle arracha à son triste veuvage, avec le comte d'Halsbruck, ce fougueux chef de brigands; par ses relations avec Richelieu, avec Mazarin, et enfin par ses années de malheurs et de misère. Dans le long espace de tems que vécut cette femme célèbre, que d'aventures galantes! que d'événemens tragiques! Quelle ample matière pour un auteur qui sait tirer parti de son sujet! Pourquoi faut-il que nous soyons privés de juger si M. Victor Hugo avait su exploiter cette mine féconde.

Le Crocodile de Calcutta. — On a pendu à Calcutta un habile plongeur qui s'était rendu l'effroi du pays. Profitant de son habileté pour se glisser dans les emplacements palissadés où les dames Indiennes avaient coutume de se baigner, il en saisissait une sans être aperçu des autres, la tirait au fond de l'eau jusqu'à ce qu'elle fût noyée, puis lui enlevait ses bijoux que ces femmes ne quittent jamais, même lorsqu'elles se baignent. Les autres dames, voyant disparaître une de leurs compagnes, la croyaient enlevée par un crocodile.

Enfin, il est arrivé qu'une jeune Indienne, qui avait été saisie par ce terrible amphibie, est parvenue à se soustraire à ses efforts, et a dit, au grand étonnement de tout le monde, qu'elle avait été attaquée non par un crocodile, mais par un homme. On est parvenu à s'emparer du ravisseur, et il a avoué qu'il faisait ce métier-là depuis sept ans.

A ce Numéro sont jointes les planches 675 et 676.

PARIS. — Imprimerie de DENEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n^o 46, au Marais.